

« Il me montra dans son jardin des lieux retirés propres à la prière, où il se plaisait à passer la meilleure partie de son temps dans ce saint exercice.

« Il me paraissait si rempli de Dieu, si pénétré de son amour et du désir de sa perfection, que j'en demeurais également confus et édifié. »

## CHAPITRE III

### I

Sa vocation. — Il part pour Saint-Sulpice.

Il avait vingt ans. Il venait de terminer ses humanités avec le plus grand succès.

Toutes les vertus qu'il manifesta plus tard étaient déjà portées chez lui à la perfection : piété, pureté, mortification, amour de Dieu et de la sainte Vierge !... Il était dès lors ce qu'il fut plus tard, ce qu'il fut toujours : un saint !...

Maintenant qu'allait-il devenir?... Qu'est-ce que Dieu demandait de lui ?

Le choix d'un état... c'est l'acte le plus critique de la vie : *A vocatione pendet eternitas*... Notre éternité heureuse ou malheureuse en dépend...

Que de jeunes gens, que de jeunes personnes se perdent parce qu'ils manquent leur vocation...

parce qu'ils ne sont pas dans la voie que Dieu leur destinait !

Nous sommes sur la terre pour connaître Dieu, pour le servir, l'aimer, et par là acquérir la vie éternelle.

Voilà notre fin, notre destinée. Elle est la même pour le pauvre comme pour le riche, pour le savant comme pour l'ignorant. Nous suivons tous pêle-mêle la route de la vie, nous nous pressons tous vers le tombeau, comme ces flots qui vont se perdre dans l'océan où s'abîment sans retour le fleuve superbe comme le petit ruisseau.

En déposant l'homme sur cette misérable terre, Dieu a dû lui donner les moyens de poursuivre sa fin. Une route a dû lui être tracée ; il s'agit de la reconnaître, et c'est là la grande affaire de la vocation.

Par un chemin différent, nous arriverions peut-être au terme, mais toutefois plus difficilement.

En suivant notre vocation, nous trouverons des grâces plus abondantes, des moyens de salut plus particuliers, des ressources, des encouragements plus puissants.

Avons-nous quelquefois remarqué l'ordre établi

par l'autorité militaire pour les soldats appelés à rejoindre leurs drapeaux ? Un point de ralliement leur est fixé ; pour s'y rendre, une feuille de route leur est délivrée. En la suivant, ils trouveront partout des secours, des logements, des asiles, une protection assurée ; en cas de maladie, des hôpitaux leur sont ouverts, et de tous côtés on s'empressera de pourvoir à leurs besoins.

Voilà la route ou la vocation. En ne la suivant pas, ils peuvent bien arriver au même but ; mais alors ils marchent seuls ; le gouvernement ne leur doit plus rien.

Qui ne voit que, dans ce cas, la route devient périlleuse, surtout si l'on marche en pays ennemis ?

De là l'importance de la vocation.

Depuis longtemps Montfort avait compris sa vocation, ce que Dieu demandait de lui...

Une force irrésistible le poussait vers le sanctuaire. Qu'aurait-il fait dans le monde avec son innocence, son amour de la croix et de la pauvreté !...

Et puis aimer Dieu, le faire aimer, c'était tout pour lui... C'était sa joie, son bonheur, sa vie...

Après son cours de philosophie, il ne pensa plus qu'à étudier à fond la théologie pour être en état de remplir les fonctions de la vie apostolique à laquelle il se destinait.

Il allait retourner à Rennes pour <sup>continuer</sup> ~~commencer~~ son cours de théologie sous les Pères Jésuites, <sup>sous lesquels il avait commencé</sup> quand la Providence, qui voulait le perfectionner dans la science des saints, l'appela à Paris pour l'instruire à l'école des plus pures vertus ecclésiastiques, en le faisant entrer au séminaire de Saint-Sulpice.

Une demoiselle de Montigny, bonne et pieuse personne qui connaissait sa famille, lui proposa de payer sa pension à Saint-Sulpice.

Cette offre fut accueillie avec joie par toute la famille, et le départ fut décidé.

Le pieux écolier voulait partir sans argent et sans trousseau, avec le seul habit qu'il portait; mais ses parents ne voulurent point y consentir, et lui firent accepter la légère somme de trente francs, quelque linge et un habit neuf.

Après avoir pris congé de sa famille, il se mit en route. Son oncle et le plus âgé de ses frères l'accompagnèrent jusqu'au pont de Cesson, à six

kilomètres de Rennes. Là, il les embrasse et continue seul son chemin vers Paris.

En quittant sa famille, il semble tout quitter, il renonce à tout : à ses titres, à ses héritages, à sa famille, à son nom même.

Il conserve trois noms seulement : celui de son baptême, de sa confirmation, et celui du pays où il a été baptisé.

A partir de ce moment, il ne voulut plus rien recevoir de sa famille ; il se confia entièrement à la Providence.

Quand il fut à une certaine distance, il donna son linge et son habit au premier pauvre qu'il rencontra.

Plus loin, il donne son argent à un autre. Bientôt, un troisième se présente : il change son habit avec le sien.

Le voilà dépouillé de tout!.. Pour tout bagage, il n'a plus que son crucifix, qu'il embrasse de temps en temps, et son chapelet qu'il égrène le long de la route, afin d'attirer sur lui la protection de la Mère du ciel.

C'est alors sans doute qu'il dut redire cette belle prière dont il fit plus tard un cantique :

Je mets ma confiance,  
Vierge, en votre secours...  
Servez-moi de défense...  
Prenez soin de mes jours!...

Après dix jours de marche forcée, sous une pluie continuelle, il arriva à Paris.

Il avait fait, en mendiant son pain, sous la livrée du pauvre, près de quatre-vingts lieues.

Sa bienfaitrice, humiliée de le trouver en cet état, le conduisit non à Saint-Sulpice, comme elle l'avait promis, mais dans une humble pension ecclésiastique.

## II

**Pension de M. de la Barmondière. — Montfort y passe deux ans.**

Cette maison avait été fondée depuis quelques années en faveur des jeunes ecclésiastiques pauvres par M. Battu de la Barmondière, ancien curé de la paroisse Saint-Sulpice à Paris.

Montfort passa deux ans dans cette sainte maison, et ce furent deux ans de bénédiction...

Le pieux directeur reçut avec joie le nouveau séminariste que la Providence lui envoyait. Avec la pénétration d'esprit qui le distinguait, M. de la Barmondière comprit tout de suite l'intelligence, la piété et toutes les éminentes vertus du nouveau venu.

De son côté, Montfort sut apprécier la sagesse et la sainteté de son supérieur. Il le prit pour confident de sa conscience et lui dévoila tous les secrets de son âme.

Là, dans cette sainte et fervente maison, toute parfumée des vertus de son directeur et de ses pieux élèves, le bonheur du saint séminariste semble avoir été parfait; mais il ne fut pas de longue durée.

Au bout de quelques mois, sa bienfaitrice cessa de payer la pension promise, et Montfort ne peut rester dans la maison qu'à la condition d'accepter l'emploi d'aller veiller les morts dans la paroisse Saint-Sulpice.

La rétribution attachée à cet office devait solder sa pension.

Cette veillée de la mort revenait trois ou quatre fois la semaine. Voici, d'après M. Blain, son compatriote et son ami, qui en avait été le témoin, l'ordre qu'il y suivait : il donnait à l'oraïson quatre heures entières, toujours à genoux, les mains jointes et le corps immobile ; deux heures à la lecture spirituelle, et les deux heures suivantes au sommeil, et le temps qui restait, il l'employait à l'étude de la théologie.

Dans ses longues heures de méditation en présence de la mort, il put contempler à loisir le néant de toutes les grandeurs humaines, et se pénétrer de plus en plus de ces importantes vérités qu'il sut dans la suite prêcher avec tant de force et de conviction.

Devenu missionnaire, il faisait retentir sans cesse et dans ses cantiques et dans ses instructions, la pensée de la mort ; il disait avec une effrayante vérité les leçons que la mort lui avait données dans ces tristes veilles. Son talent poétique, semblable à la fleur qui a germé sur la tombe des morts, s'y épanouissait à l'aise, et se colorait d'un éclat lugubre.

Il renvoyait à tous les rudes leçons qu'il avait

appries dans ces nuits passées à l'école de la mort!

Il faut mourir! il faut mourir!  
De ce monde il nous faut sortir!

.....

A la mort, à la mort,  
Pécheur, tout finira!  
Le Seigneur, à la mort,  
Te jugera!

Le 18 septembre 1694, Montfort reçut les ordres mineurs.

Dieu, qui voulait éprouver son serviteur, ne le laissa pas longtemps dans la joie de ce beau jour : bientôt il eut la douleur de perdre M. de la Barmondière.

Le coup qui venait de frapper le pasteur dispersa le troupeau, et la petite institution prit fin avec la vie de son fondateur.

Montfort fut reçu dans la maison de M. Boucher, qui manquait de tout. Les privations qu'il y endura furent si grandes que sa santé en fut profondément altérée, et qu'il fallut le transporter à l'hôpital, où il fut bientôt jugé mourant.

Quand il semblait n'avoir plus que quelques heures à vivre, il annonça son prochain rétablis-

sement, d'une manière si positive qu'on ne put attribuer cette assurance qu'à une connaissance surnaturelle.

La convalescence fut aussi rapide que l'avait été le progrès de sa maladie. Il parut tout à coup ressuscité, et bientôt il fut en état de reprendre ses exercices accoutumés.

## CHAPITRE IV

SAINT-SULPICE

### I

Ses vertus. — Son zèle. — Ses austérités. — Ses épreuves. — Emplois qui lui sont confiés.

La Providence lui ouvrit enfin les portes de Saint-Sulpice.

Il y fut accueilli comme un ange du ciel par les directeurs et les séminaristes, qui connaissaient déjà ses éminentes vertus.

Le supérieur fit chanter un *Te Deum* pour remercier Dieu de l'entrée du saint séminariste dans la maison.

Il passa environ cinq années (de 1695 à 1700) dans cette humble et grande école de la vie clérical, que l'Église honore aujourd'hui en met-